
L'histoire en miettes: des Annales militantes aux Annales triomphantes

François Dosse

Résumé

Après plus d'un demi-siècle d'existence, l'heure est venue de dresser un bilan de l'"école des Annales". François Dosse montre que la "prise du pouvoir" ne lui a pas valu que du bien/ et que Marc Bloch ne reconnaîtrait peut-être pas ses enfants. La vigoureuse remise en cause de ce qui est devenu une institution.

Abstract

History in smithereens : from militant "Annales" to triumphant "Annales". After over half a century of existence, the time has come to make an estimate of the "Ecole des Annales". François Dosse shows that the "assumption of power" has not meant only good for it, and that Marc Bloch would perhaps not recognize his children. A vigorous reassessment of what has become an institution.

Citer ce document / Cite this document :

Dosse François. L'histoire en miettes: des Annales militantes aux Annales triomphantes. In: Espaces Temps, 29, 1985. Cet obscur objet de l'histoire. 1. Une force trop tranquille. pp. 47-60;

doi : <https://doi.org/10.3406/espat.1985.3250>

https://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1985_num_29_1_3250

Fichier pdf généré le 13/05/2018

L'histoire en miettes : des Annales militantes aux Annales triomphantes.

FRANÇOIS DOSSE

APRÈS PLUS D'UN DEMI-SIÈCLÉ D'EXISTENCE, L'HEURE EST VENUE DE DRESSER UN BILAN DE L'"ÉCOLE DES ANNALES". FRANÇOIS DOSSE MONTRÉ QUE LA "PRISE DU POUVOIR" NE LUI A PAS VALU QUE DU BIEN, ET QUE MARC BLOCH NE RECONNAÎT PEUT-ÊTRE PAS SES ENFANTS. LA VIGOUREUSE REMISE EN CAUSE DE L'ÉCOLE QUI EST DEVENUE UNE INSTITUTION.

La nouvelle histoire française est à son heure de gloire. Elle vient de célébrer ses ancêtres auréolés de leurs combats anciens à l'occasion de ses noces d'or en 1979. Elle n'est nouvelle qu'au regard d'une mode publicitaire sur laquelle fonctionne une société avide de consommer du nouveau, car elle est en fait plus que cinquantenaire, plongeant ses racines dans un entre-deux-guerres qui a vu naître la revue Annales d'histoire économique et sociale. Elle a fait école depuis pour occuper aujourd'hui une position hégémonique sur un territoire de l'historien plus que jamais quadrillé par ses bastions.

S'il y a nouveauté, c'est surtout dans le fait d'avoir pris pour cible les médias. Faut-il d'adversaires valides, les "annalistes" se sont emparés de toutes les places-fortes de la société médiatique. L'historien nouveau s'est fait commerçant en même temps que savant, démarcheur, publicitaire et gestionnaire pour contrôler tous les niveaux des réseaux de diffusion des travaux historiques. Les responsables des collections d'histoire de la plupart des maisons d'édition sont annalistes. Ils occupent ainsi le lieu d'un pouvoir essentiel, celui de sélectionner les ouvrages considérés comme dignes d'être édités et de jeter au rebut les autres.

Hégémonique, cette école a investi en même temps les organes de presse où elle se fait l'écho de ses propres publications afin de leur assurer le rayonnement nécessaire pour gagner un public plus large. Des laboratoires de recherche aux circuits de distribution, la production historique française est devenue le monopole des Annales.

Mais y a-t-il encore continuité entre l'acte de naissance de cette école (1929) et son âge de maturité (1979)? E. Le Roy Ladurie (1978) affirme cette filiation : "L'école des Annales est à l'image même des sociétés qu'elle étudie : lente." Pourtant beaucoup de ruptures opposent

Expertises

les Annales des débuts à celles d'aujourd'hui. Le monde a changé, les Annales aussi : "La pratique historique est tout entière relative à la structure de la société", écrit M. de Certeau.

Cette histoire apparaît plus comme une nébuleuse attrape-tout que comme une école structurée. Son discours est pluriel, il se donne comme multiple et rend donc périlleux tout exercice de synthèse. Cette école se veut insaisissable, impropre à toute définition. Il y a là l'expression d'un double impératif. Affirmer hautement son appartenance à un groupe qui a déjà derrière lui un passé, à son actif ses oeuvres, ses apports successifs, ses apôtres à sanctifier, cela permet aussi de consolider ses positions de pouvoir, de renforcer ses structures institutionnelles, qui font la force des Annales face à des sciences humaines plus jeunes. C'est un impératif stratégique. Nous pouvons pourtant dissocier dans cette école trois générations successives qui ont chacune un rapport à l'histoire sensiblement différent. La continuité revendiquée masque en fait de nombreuses inflexions, ruptures entre le discours historique des années trente et celui des années quatre-vingts, même si un certain nombre de paradigmes fondateurs se retrouvent aujourd'hui.

1. Les Annales de M. Bloch et L. Febvre : rompre avec l'historicisme.

L'histoire de l'école des Annales n'est pas une histoire immobile. Sans céder au rite de la tribu historienne que M. Bloch, après F. Simiand, qualifie d'idole des origines, il est nécessaire de faire un détour qui nous conduit jusqu'à la naissance de la revue : Annales d'histoire économique et sociale. Au commencement était la crise, celle de 1929, année de la création de la revue. Certes le projet est antérieur mais son succès correspond à un climat nouveau, celui des années trente, qui invite à déplacer le regard du politique vers l'économique. Les craquements du monde capitaliste qui s'enfoncent dans le chômage, la déflation, la récession lancent un défi à l'historien. Les Annales ont l'ambition d'y répondre en donnant une dimension historique, temporelle aux diverses variables économiques quantifiées pour saisir les cycles profonds, les phénomènes de longue durée. C'est à cette époque que F. Simiand, H. Hauser et E. Labrousse font paraître leurs études sur l'évolution du mouvement des prix. L'économique devient ce par quoi la société des années 1920-30 se pense.

L'autre élément qui va favoriser le succès de la rupture épistémologique réalisée par les Annales se trouve dans le traumatisme de la guerre de 1914-1918 et les effets de celle-ci. La prise de conscience que la barbarie peut être déclenchée au coeur même de ce qui était considéré comme la seule civilisation digne de ce nom, l'Europe, entraîne la faillite d'un mode d'écriture de l'histoire jusque là dominant : l'histoire-bataille, l'histoire diplomatique. Le credo historien de l'époque avait pour fonction de réaliser l'unité nationale, l'union sacrée pour retrouver l'Alsace-Lorraine. Depuis les années 1870, l'école historique positive française, celle de Lavis, Seignobos, Fustel de Coulanges, fondait son unité sur un discours politiste et militaire pour redonner un second souffle à la patrie française. Du fameux manuel, le petit Lavis, à la Revue historique lancée par G. Monod en 1876, l'histoire devient un avant-goût de la mobilisation générale. Le poilu de Verdun se sentira le digne héritier de Vercingétorix. A propos de l'écolier, E. Lavis déclare dans son manuel (1912) que : "S'il ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son

temps." L'histoire sert alors à faire la guerre. Celle-ci terminée, l'historien doit s'adapter à un monde qui cherche à jeter les bases d'une paix durable.

L'autre impulsion que connaît le milieu historien, facteur de crise puis de vitalité, vient du champ des sciences sociales. La mise en cause de l'évolutionnisme, de l'idée de progrès déplace la réflexion de l'historien vers d'autres terrains, extérieurs à son territoire propre. Cette période est marquée par le succès de sciences sociales nouvelles, fortes de leurs nouveautés et avides de conquérir une place dans le système institutionnel. Ce sont les avancées de la linguistique avec Saussure et Meillet, de la psychanalyse avec Freud, de l'anthropologie avec Malinowski et Radcliffe-Brown, de la géographie avec l'école de Vidal de la Blache et surtout cette science qui a pour objet la société et qui se situe aux frontières immédiates de l'histoire, la sociologie avec l'école durkheimienne. Autant de défis que compte relever la revue Annales d'histoire économique et sociale qui paraît le 15 janvier 1929. La composition du comité de rédaction de la revue évoque le désir des deux directeurs Marc Bloch et Lucien Febvre de réaliser une synthèse entre toutes les sciences humaines. On y retrouve des géographes, des sociologues, des économistes et des politologues auprès d'historiens, travaillant de concert à l'édification d'une science de l'homme dépassant les frontières disciplinaires. Pour les deux directeurs, il faut défendre une histoire en crise en répondant aux défis lancés par le période et par les sciences sociales voisines, emprunter à celles-ci leurs procédures et leurs objets pour les dominer au profit d'une histoire renouvelée. Menant un double combat pour l'histoire, contre l'école historicisante sur sa droite et le marxisme sur sa gauche, la revue des Annales offre une troisième voie, occupe une position centrale, idéale pour sa stratégie de pouvoir. Il lui reste à bâtir un certain nombre de paradigmes fondateurs.

L'une des innovations, essentielle, des Annales de l'époque de M. Bloch et L. Febvre est de rompre avec la conception purement passéiste du discours historique, de mettre en corrélation passé et présent en construisant une histoire qui a pour champ d'étude non seulement le passé mais la société contemporaine. L'histoire devient "une réponse à des questions que l'homme d'aujourd'hui se pose nécessairement" (L. Febvre, 1953). M. Bloch préconise même une démarche récurrente qui prenne appui sur le présent pour remonter le fil du temps jusqu'aux sociétés les plus reculées. Le passé est, dans cette approche nouvelle, consubstantiel au présent et M. Bloch oppose le métier d'historien à celui d'antiquaire, enfermé dans le culte du passé. Les articles de la revue des Annales de cette époque traitent des problèmes d'actualité, de la population soviétique à la crise bancaire en Europe centrale, en passant par le mécontentement agraire dans l'Ouest américain...

La seconde innovation annaliste tient aux orientations données au travail historique, au déplacement du politique vers les phénomènes économiques et sociaux. Cette mutation est manifeste dans le titre même de la revue. La logique des deux directeurs se veut gestionnaire. Ils comptent adapter leur approche historique à l'ère technicienne, technocratique des années trente pour pouvoir jouer un rôle utile auprès des centres de décision de l'économie. C'est ainsi que M. Bloch et L. Febvre s'entourent de responsables venant de la haute administration internationale ou du monde des affaires. Banquiers et financiers écrivent auprès des historiens dans les Annales. Cette adhésion annaliste à la technocratie montante va influencer sur le discours historique dans le sens d'une minorisation du poids des hommes et du volontarisme humain, pour privilégier les mécanismes qui échappent aux décisions et l'admiration pour le modernis-

me américain et les prouesses économiques de l'URSS. C'est l'époque des articles enthousiastes de G. Friedman ou de G. Méquet sur les réalisations du stakhanovisme.

Parallèlement la revue des Annales va se définir par son hostilité au discours politique, autre rupture radicale avec l'école historique dominante de Lavisse. L'histoire délaisse alors les champs de batailles et en profite pour relativiser sinon rejeter le récit événementiel et politique. Le politique est l'horizon mort de l'univers annaliste et cette école, en occultant cette dimension essentielle du réel, manque à sa mission historique d'éclairage du contemporain puisqu'elle passe à côté des deux phénomènes les plus importants de la période, le nazisme et le stalinisme. Cela tient à une lecture historique devenue economiciste et négatrice de la dimension politique. M. Bloch, qui s'engagera dans la Résistance, regrette en 1940 cette cécité qui tient aux postulats erronés sur lesquels s'est fondée la revue des Annales. Il remet en cause à ce moment tragique le fatalisme du discours annaliste, le fait de nier le rôle des individus et de l'engagement au profit des forces massives et incontrôlées : "C'était mal interpréter l'histoire" (M. Bloch, 1946).

2. Les Annales de Fernand Braudel et le triomphe de la longue durée.

Lorsque la seconde guerre mondiale prend fin, c'est un monde encore nouveau qui s'offre à l'horizon. L'histoire, dans ses convulsions, bouleverse une nouvelle fois la conscience historique de l'Occident. Le déclin de l'Europe est encore plus manifeste. Le sort du monde se joue entre Américains et Soviétiques et la décolonisation porte le coup de grâce au message universalisant des Européens. Le discours historien fondé sur l'Etat-nation, sur la mission civilisatrice de l'Europe ne résiste pas à ces interpellations nouvelles. La barbarie nazie dépasse l'entendement et ébranle les certitudes sur le sens de l'histoire, sur les notions d'un progrès linéaire, d'une marche en avant inexorable. La mondialisation en cours de l'économie, de la communication, de l'information, l'immédiateté de celle-ci, rendent nécessaire une réorientation du discours historien. Cette situation est propice au succès de la revue des Annales, qui voit ses positions des années trente consolidées. La revue emprunte un nouveau titre : Annales, économie, sociétés, civilisations. La disparition du terme d'histoire évoque le souci d'aller plus avant dans l'entreprise de rapprochement avec les autres sciences sociales. La concordance entre l'esprit de l'après-guerre et les thèmes annalistes va assurer le rayonnement de la revue dans une société fondée sur la croissance et la modernisation. L'économie recouvre plus que jamais l'ensemble de l'univers social et modèle les cadres de pensée.

Les Annales empruntent alors aussi aux sciences sociales voisines, à la statistique (on crée l'Insee en 1946), à la démographie (l'Ined se constitue en 1945) ou à la sociologie de Gurvitch. La revue se dote d'un instrument institutionnel, pièce maîtresse de la conquête du pouvoir, avec la création par L. Febvre en 1947 de la VIème Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Véritable vivier des Annales dès 1947 et aujourd'hui encore, la VIème Section, devenue aujourd'hui l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), lui offre l'appareil lourd de la recherche dans un cadre où se cotoient les diverses sciences sociales sous la direction d'un historien annaliste. C'est déjà le moment du triomphe d'une école qui joue le rôle de fédérateur des sciences sociales. La liste des

présidents de la VIème Section, puis de l'EHESS, évoque la permanence de cette position centrale. Fernand Braudel succède à L. Febvre en 1956, puis c'est J. Le Goff et enfin F. Furet depuis 1977.

Cette hégémonie historique commence pourtant à être contestée dans les années cinquante. C'est C. Lévi-Strauss qui va mener l'offensive en lançant un nouveau défi à l'histoire avec le structuralisme. Il récuse la conception évolutionniste de l'histoire ainsi que son ethnocentrisme. L'historien se cantonnerait au domaine de l'empirie alors que l'anthropologue aurait accès à l'essence du réel grâce à la notion de structure. L'inconscient sous-jacent aux pratiques sociales serait donc inaccessible aux historiens. La société devient une société froide, "l'homme est mort", c'est le plus grand défi lancé à la science historique. Mais l'école des Annales résiste à la nouvelle OPA adressée aux historiens. F. Braudel est le mieux placé pour intégrer les paradigmes structuralistes. Il a déjà effectué le décentrement de l'homme et rompu avec l'évolutionnisme dans sa fameuse thèse sur la Méditerranée. A l'origine, il devait traiter : Philippe II et le monde méditerranéen. Son étude s'est orientée vers une géohistoire et sa thèse est devenue : La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II. Le sujet historique n'est plus le même, il passe de l'homme à la nature. Pour enrayer l'offensive anti-historiciste des structuralistes, F. Braudel va s'approprier leur programme de la même manière que M. Bloch et L. Febvre se sont emparés des orientations tracées en 1903 par F. Simiand, sociologue durkheimien. F. Braudel reprend donc à son compte l'idée de structure, certes chez lui notion descriptive et non cadre conceptuel. Mais cette captation influe sur le rythme de l'histoire nouvelle sur son objet privilégié. Elle est à l'origine de la longue durée et s'incarne en elle. "Les structures historiques sont visibles, décelables, d'une certaine façon mesurables : leur durée est mesure" (F. Braudel, 1969). La parade est alors trouvée à l'offensive structuraliste, ce sera un discours historique qui privilégie la longue durée et délaisse l'événementiel. Les événements sont qualifiés d'agitation des vagues, de tourbillon de sable, de feux d'artifices de lucioles phosphorescentes, de décor; ils perdent leur signification pour rendre plus manifeste l'influence déterminante des constantes, des invariants, des permanences de la longue durée. F. Braudel (1950) parle déjà de la priorité à donner à une histoire "presque immobile". Il y a là une inflexion majeure du discours historique, qui perd sa vocation à éclairer les mutations, les crises et les phases de transition des sociétés. Une telle valorisation de la très longue durée minorise encore le rôle de l'homme, la vocation anthropologique de l'histoire. La longue durée braudélienne se double par ailleurs d'une pluralisation du temporel, elle se subdivise en plusieurs temporalités. Cette construction aboutit à un étagement de trois niveaux différents, de trois paliers, du plus essentiel, la très longue durée, celle de la nature, à la plus rapide, la moins essentielle, celle du temps individuel, politique, conjoncturel, en passant par la médiation du temps social. Mais F. Braudel reste partisan de la globalité historique et considère ces divers niveaux comme les éléments d'une totalité indissociable : "En fait, les durées que nous distinguons sont solidaires les unes des autres" (1958). L'autre déplacement du regard historique, rendu nécessaire puisqu'on privilégie la longue durée, est l'abandon de l'histoire contemporaine, de la volonté de donner une explication aux phénomènes de l'actualité. Le temps long sera saisi, à partir de l'étude de ce que l'on appelle l'"époque moderne" : les 16ème et 17ème siècles. Le contraste est à ce niveau total entre l'ambition des Annales de la première génération et les travaux annalistes des années cinquante et soixante.

3. La troisième génération et la décomposition du temps historique.

La vitalité persistante du structuralisme, malgré le succès de la parade braudélienne, se nourrit d'un contexte favorable dans les années 1960-70. L'évolutionnisme occidental, déjà mis à mal à plusieurs reprises, se brise cette fois sur les ruptures successives des anciennes colonies avec leur métropole européenne. C'est dans cette faille que s'engouffre une conscience ethnologique de l'histoire. On s'intéresse à ce qui fait la force de résistance de ces sociétés hostiles à l'occidentalisation, à la permanence de leurs valeurs, de leurs structures. C'est la découverte de l'Autre, dans l'espace, érigé en exemple d'une vérité humaine qui relativise encore le modèle occidental. L'Occident a le sentiment qu'il ne fait plus l'histoire de l'humanité, mais plus simplement l'histoire d'une humanité. Le regard sur le monde devient plus spatial que temporel. L'ethnologie s'enracine en Occident, où reviennent les ethnologues. On y découvre l'exotisme près de chez soi. Le discours anthropologique sur la reproduction du même s'adapte bien aux latitudes tempérées. Cette ethnologisation de l'histoire se renforce avec la fin du boom économique des "Trente Glorieuses". L'approfondissement d'une crise mondiale à partir des années soixante-dix renvoie à la notion de blocages, de permanences, d'un âge d'or passé. L'horizon de l'historien se referme sur un présent immobile, il n'y a plus de devenir et l'histoire se fait ethnologique.

La troisième génération des Annales infléchit alors son discours en développant ce qu'on appelle l'anthropologie historique. On assiste au même phénomène de captation des autres sciences sociales pour préserver une position hégémonique. Le prix à payer est l'abandon du discours économiciste des années cinquante, l'abandon des grands espaces braudéliens, le reflux du social sur le symbolique, le culturel. Il naît une histoire nouvelle que D. Roche (1979) appelle l'"histoire socio-culturelle". Dans cette histoire anthropologique, l'événement est tout aussi absent et délaissé, tandis qu'on privilégie le calendrier de la geste quotidienne d'une humanité dont les pulsations sont réduites aux manifestations biologiques ou familiales de son existence : la naissance, le mariage et la mort. L'historien annaliste devient le spécialiste d'un temps immobile dans un présent figé, pétri d'effroi devant un avenir incertain.

Le nouveau discours historique annaliste s'adapte au pouvoir et à l'idéologie dominante. Dans notre monde moderne, lorsque le changement est pensé comme qualitatif et non comme une simple transformation quantitative, reproduction du présent, on réduit le désir de changement dans les marges, au statut de phantasme. Le discours annaliste traduit la prédominance des médias, il présente une histoire essentiellement culturelle. Il s'agit d'un descriptif spectaculaire de la culture matérielle dans une approche néo-romantique où les fous cotoient les sorcières, où une nouvelle esthétique offre un envers nécessaire à la technocratie environnante et au "béton".

L'ethnologisation du discours historique correspond donc aussi à ce pouvoir envahissant des médias, nouveau pouvoir dominant imposant sa loi et ses normes. L'homme sérialisé subissant le pouvoir médiatique est un individu impuissant, son appartenance sociale disparaît, il devient simple consommateur absorbant et digérant une information en miettes. Cet homme n'a de devenir que passif. Nous retrouvons dans l'école des Annales un bel exemple d'adaptation à cette société médiatique. Elle présente une histoire en miettes dans une société de plus en plus fragmentée, atomisée. L'éclatement du corps social est tel que l'on ne se pense qu'à partir de sa propre historicité en tant qu'individu, c'est l'exaltation du "Chacun pour soi et le marché pour tous".

L'individualisme moderne permet le règne de l'indifférence de masse. Il n'y a plus ni idole ni tabou, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous entoure et nous régit. Cette société narcissique qui se met en place, celle de l'homo psychologicus, conduit au double abandon du passé et du futur, à l'effacement du sentiment d'appartenance, à la perte du sens de la continuité historique. C'est alors le repli sur un présent coupé de ses racines et du futur. Un présent à jamais recyclé dans la reproduction du même. J. Chesneaux (1983) décrit cette religion du temps actuel, la "modernité"; il montre comment l'ordinateur réalise cette dislocation de la durée. Le futur y est réduit à une simulation dont les données programmables sont invariablement les mêmes - seules les combinaisons changent. La rupture n'y est plus pensable. L'ordinateur évacue le contenu réel des simulations, il fonctionne par segmentation d'un savoir désarticulé. L'homme n'est plus maître des techniques : il subit, il est décentré, auxiliaire. Nous retrouvons à partir de ces technologies modernes et de ces nouvelles valeurs culturelles les ressorts essentiels du discours annaliste actuel, avec sa décomposition de la totalité historique en objets hétérogènes, sa présentation d'un univers immobile où le changement n'est que technique ou culturel, jamais social ni politique. Il n'y a plus dans cette nouvelle histoire de rationalité à l'oeuvre dans la durée.

Le refus du politique par les Annales d'aujourd'hui est en totale continuité avec la première génération de la revue. Il y a en effet quelque analogie entre l'esprit des années trente, avec l'antipolitisme virulent, le technocratie, le planisme, et le climat des années quatre-vingts où l'on présente l'Etat comme source de tous les maux, comme une entité étrangère à la société civile. A l'hyper-libéralisme des années trente répond en écho aujourd'hui le reaganisme, l'école de Chicago et la phobie antipolitiste, antiétatique.

Une autre interrogation de notre époque va influencer sur le discours historique de la troisième génération et accentuer encore le rejet du politique; il s'agit de la révélation du Goulag, d'autant que nombre de ces historiens ont été militants du PCF dans les années cinquante : F. Furet, D. Richet, J. Ozouf, A. Besançon, E. Le Roy Ladurie. Comme l'écrit J. Michelet : "L'histoire fait l'historien autant que l'historien fait l'histoire." La génération qui domine le discours de la nouvelle histoire est celle des illusions perdues. Elle a troqué le drapeau de l'espoir révolutionnaire pour l'encensoir des martyrs. Terrifiée, elle ne cesse de déterrer de nouveaux cadavres avec un appétit morbide. Elle renie aujourd'hui ce qu'elle a salué hier avec le même élan d'absolu : "J'appartiens à une génération qui a été fortement marquée par l'idée communiste" (A. Besançon, 1978).

Ces historiens ont identifié leur destin à celui du PCF dans les années cinquante, au bon temps de la guerre froide, quand le monde se pensait en termes manichéens. On comprend la déception de ceux qui avaient fait de l'URSS leur modèle au fil des révélations sur la réalité stalinienne. F. Furet, actuel président de l'EHESS a adhéré au PCF en 1947. Cette période de militantisme reste l'horizon indépassable qui fonde son discours historien au travers de sa pratique stalinienne de l'époque et de la rancœur qui en est résultée. Il en garde une fascination pour les charmes discrets du libéralisme, au point d'entrer, après Mai 68, dans le cabinet d'Edgar Faure : "Je me sens assez proche des représentants les plus éclairés de la pensée libérale" (F. Furet, 1978).

Son camarade de combat, E. Le Roy Ladurie, qui tient sans doute le discours le plus représentatif des tendances actuelles de l'école des Annales, a adhéré au PCF en 1949; il y restera huit ans : "J'étais sorti de ma coquille de petit chouan. Mais j'étais devenu simultanément un crustacé stalinien (E. Le Roy Ladurie, 1981). En 1956 le XXème Congrès sonnera le glas de son temps de purge; il aura alors gagné le purgatoire pour son père, ancien ministre de Vichy dont il fallait l'absoudre. Un an plus tard, il donne sa démission du Parti. "Je croyais au paradis", explique-t-il (Ibid.). La tentation est grande de jeter le bébé avec l'eau du bain; c'est ce que fit E. Le Roy Ladurie avec ferveur. Il prit parti contre le Programme Commun de la Gauche autour de 1976. En 1978, il adhère à une nouvelle organisation présidée par E. Ionesco : le Ciel (Comité des Intellectuels pour l'Europe des Libertés), qui se propose, face à la crise des valeurs occidentales, de se mobiliser pour s'opposer à toute perspective de révolution globale de notre société. Le marxisme y est présenté comme le fourrier des pelotons d'exécution, donc comme l'ennemi public n°1 à abattre. Les années cinquante sont donc capitales dans la définition de cette génération. Le Dieu d'hier est devenu Diable. Il suffit de lire A. Besançon, autre camarade de la même époque, soviétologue après avoir été soviétophile, pour se rendre compte des ressorts de leurs prises de position. A. Besançon avait dix-huit ans en 1950; aujourd'hui son rejet de l'URSS n'atteint pas seulement son entendement : ses viscères se nouent à la simple évocation de ce pays. "Qualifier l'URSS de barbare est une injustice, non pas pour l'URSS, mais pour les barbares" (A. Besançon, 1981). L'idéologie terrifie ceux qui ont fait l'expérience malheureuse de son utilisation comme négation du réel au nom d'intérêts supérieurs. Le regard de ces historiens s'exerce donc à partir du prisme déformant du Goulag. Il reste marqué par Poznan, Budapest, le XXème Congrès du PCUS, Prague et le coup d'Etat de Jaruselski. Il s'agit en fait d'une métahistoire du Goulag, repli frileux sur le passé pour se préserver d'un avenir incertain.

Ces "nouveaux historiens" désabusés rejoignent les thèses des "nouveaux philosophes" qui s'attaquent aux statues de Marx, Hegel et Rousseau, considérés comme les initiateurs des camps de travail. Quant aux historiens, il leur revient la tâche d'extraire sans anesthésie quelques racines révolutionnaires carriées, des les dévitaliser. "La révolution française est terminée", lance F. Furet (1979) en forme d'exorcisme. La révolution est renvoyée au rang de fantasma meurtrier, de mythologie, surtout lorsque les masses populaires occupent le devant de la scène; alors l'histoire dérape : "Il n'y avait nul besoin de la révolution pour libérer les forces productives (G. Chaussinand-Nogaret, 1976). E. Todd, le poulain d'E. Le Roy Ladurie, va encore plus loin en affirmant : "La révolution de Hitler en 1933 est l'équivalent de 1793 en France" (1979). Quant aux révoltes populaires qui ont marqué l'Ancien Régime, elle ne seraient que soubresauts passésistes ou utopies millénaristes et concentrationnaires, dans tous les cas des moments de particulière sauvagerie.

Au nom du risque du Goulag, l'historien annaliste devient le chantre d'une humanité sans projet en proie à la désespérance et son message devient volontiers conservateur. "Ce type d'histoire [celle des temps longs, de l'homme moyen] au fond est une histoire dont je reconnais volontiers qu'elle a une vocation conservatrice", admet F. Furet (1971). De son côté, L. Theis, dans sa revue H-Histoire, se propose d'étudier ce qui demeure dans ce qui change et non ce qui change dans ce qui demeure. E. Le Roy Ladurie (1978), lui, forme le voeu pour le XXIème siècle d'un "Aveyron global en sa figure de 1925, à l'échelle de la planète entière". La nouvelle histoire assume donc la fonction de conservation du patrimoine et met en garde contre toute tentative de changement, contre

toute "bifurcation défensive". On est loin de la première génération annaliste qui définissait l'histoire comme la science du changement. L'histoire devient au contraire science de l'immobile, comme le dit E. Le Roy Ladurie dans son discours inaugural au Collège de France. Deux termes pourtant antinomiques.

L'autre grande rupture avec la première génération d'historiens se situe dans la déconstruction de l'histoire, qui ne serait plus un savoir totalisant. L'histoire s'écrivait encore il y a peu avec une majuscule et au singulier. Avec l'école des *Annales*, elle s'écrit désormais avec une minuscule et au pluriel. Ce n'est plus l'Histoire, mais les histoires, l'histoire de tel ou tel fragment du réel. Ainsi P. Nora dirige chez Gallimard la "Bibliothèque des histoires" et le texte de présentation de la collection précise : "Nous vivons l'éclatement de l'histoire". Cet émiettement du savoir historique en objets multiples est le résultat final de la dilution de l'histoire dans le champ des sciences sociales. A vouloir absorber toutes les disciplines voisines, l'histoire risque d'y perdre son identité, sa vocation à la synthèse, au savoir total. Derrière l'expansionnisme du discours historien, il semble bien qu'il y ait avec d'impuissance à rendre intelligible le tout du réel, prix payé d'une fuite en avant. La troisième génération rompt ici avec l'ambition d'une histoire totale de la première : "On doit renoncer à une histoire globale qui était l'ambition de L. Febvre", nous dit M. de Certeau (1978). "Le temps n'est plus homogène et n'a plus de signification globale", insiste F. Furet (1981).

Alors l'historien change de fonction, il devient un rôdeur qui se déplace dans les marges avec M. de Certeau ou, selon l'image qu'en donne E. Le Roy Ladurie, un mineur de fond qui se plonge dans les archives pour que les sciences sociales se servent de ses matériaux ou encore, selon F. Furet, il doit renoncer à son magistère social. Comme le dit P. Nora (1950), "l'histoire ne s'est finalement découverte que pour se nier". Elle perd toute ambition, qui fonde pourtant sa fonction, à un savoir total et se contente de fournir le descriptif d'un réel fractionné en unités partielles dans une déconstruction où elle se démultiplie en segments hétérogènes. Dans cette histoire sérialisée, en miettes, l'homme se trouve plus encore décentré; il n'est plus le sujet de l'histoire, mais objet passif subissant les diverses contraintes naturelles, démographiques ou culturelles pluriséculaires. A la base de cet éclatement, il y a l'idée que le discours se substitue au réel, que l'homme est mort pour laisser la place à des systèmes qui le dépassent. C'est dans la négation d'un futur potentiel différent que l'école des *Annales* a aboli la figure historique. "L'homme, figure centrale du dispositif précédent, cesse d'être le référent fondateur pour devenir l'objet transitoire, daté, d'un agencement particulier du discours scientifique" (J. Revel, 1979).

S'il y a donc discontinuité dans l'évolution du discours annaliste entre les trois générations successives, il y a aussi rupture interne du discours actuel entre les partisans d'une pan-histoire, d'une histoire en miettes redéfinie à partir des diverses pratiques dans le champ des sciences sociales, et un autre courant, qui emprunte beaucoup au marxisme et refuse la dilution en cours. L'unité de l'école, comme sa continuité, est artificielle, factice. Certains historiens annalistes comme G. Duby, M. Vovelle, J. Le Goff, G. Bois, P. Vilar et bien d'autres veulent prendre en compte les renouvellements offerts par les autres sciences, sans sacrifier pour autant la vocation de l'histoire à réaliser une synthèse, à rechercher des cohérences, des systèmes de causalité. "L'histoire est une totalité", dit J. Le Goff (1983). Ils réhabilitent dans leurs travaux l'événementiel, non celui, insignifiant, de l'école de Lavisser, mais

une dialectique de temps courts et de temps longs dans laquelle l'événement prend sa place en tant que symptôme pertinent, point de jonction entre structure et conjoncture.

G. Duby affirme la nécessité de redonner son statut à l'événement dans le discours historique : "Je prends personnellement en compte l'événement, mais en essayant de le réintroduire dans les structures" (1980). P. Vilar énonce le même principe dans la revue des *Annales* (1973) : "Le domaine de l'historien est celui du changement", répète-t-il après M. Bloch. Pour ce courant interne aux *Annales*, on perçoit mieux une société dans sa complexité au travers de ses périodes de dynamisme social. Ces historiens marxistes attribuent à l'homme conçu comme entité collective la capacité d'agir sur son histoire, d'innover, de participer à l'enterrement d'un monde ancien pour faire naître le monde nouveau. La référence théorique de P. Vilar est Marx, qui réalise cette historicisation de toutes les données de la vie humaine. "Tout penser historiquement : voilà le marxisme" (1973). La hiérarchie causale à construire doit être faite en évitant deux écueils, celui de la généralisation théorique abstraite coupée du réel et celui du descriptif de cas singuliers.

L'itinéraire d'un G. Duby est significatif à cet égard quant à la recherche d'une globalité historique qu'il réussit à embrasser. Partant de l'économique, il aboutit à l'imaginaire en passant par l'étude du social, trois niveaux qu'il considère comme indissociables : "Une société forme un tout" (1982). Au cœur de cette globalité historique, il y a le mode de production. Là encore, les concepts marxistes sont opératoires dans les travaux de G. Duby sur la société médiévale. Il attribue au type de mode de production l'explication essentielle des phases de croissance et de stagnation de l'économie, le féodalisme jouant un rôle moteur dans l'essor des forces productives. L'effondrement de la monarchie carolingienne serait le résultat d'un blocage dans cet essor, conjonction de la rareté de la monnaie et de la contraction des échanges, qui ont confiné l'organisation sociale dans des entités plus restreintes, repliées sur elles-mêmes. Cette décomposition de l'autorité centrale, cette dispersion des centres de pouvoir est la caractéristique même du féodalisme qui se met en place au 9^{ème} siècle. La société s'organise alors autour des châteaux et les seigneurs, tant laïcs qu'ecclésiastiques, impulsent fortement la croissance productive pour réaliser pleinement un mode de consommation inspiré de la vie princière. Ce n'est qu'à partir de la caractérisation du type de mode de production que l'on peut envisager d'étudier les systèmes de représentations, l'imaginaire, l'idéologie d'une société. On ne peut faire l'économie de l'économique.

M. Vovelle (1982) situe ainsi, à propos de l'époque moderne, son travail d'historien des mentalités au niveau des articulations entre diachronie et synchronie. Il intègre celle-ci comme élément d'une histoire globale : "Histoire des mentalités : étude des médiations et du rapport dialectique entre les conditions objectives de la vie des hommes et la façon dont ils se la racontent, et même dont ils la vivent" (p.17). La complexité est grande dans cet ensemble à reconstituer où le mouvement est double, d'action et de rétroaction, entre le réel et l'imaginaire. Entre la cave et le grenier, les échanges se font dans les deux sens. M. Vovelle montre comment les mutations qui affectent la sensibilité collective ne lui sont pas spécifiques. A chaque tournant essentiel, on constate une crise globale de la société. C'est le cas à la fin du 18^{ème} siècle, où tout bascule de l'économique au politique, mais aussi dans les attitudes face à la famille, la religion, la mort. De même, la flambée macabre du 15^{ème} siècle exprime la crise de la société féodale et non pas le retour du

refoulé ou le simple effet de la Peste Noire. Les fluctuations des représentations d'une société sont donc le prolongement, souvent en distorsion, parfois en harmonie, de l'évolution sociale.

J. Le Goff (1981) montre quant à lui comment une catégorie mentale, le purgatoire, répond à une nécessité sociale, à une organisation ternaire de la société, à l'émergence d'une catégorie sociale intermédiaire - ni seigneurs, ni clercs, et pas pour autant des agriculteurs. Il a fallu trouver une place dans l'imaginaire pour ces nouvelles couches de citadins, commerçants, artisans, changeurs, acteurs décisifs de l'accumulation primitive et pourtant voués, par leur profession, à la damnation. C'est ainsi que le purgatoire est né, comme un espoir de rédemption : "Structure logique, mathématique, le concept d'intermédiaire est lié à des mutations profondes des réalités sociales et mentales du Moyen-Âge" (p.17).

Ces quelques exemples montrent que, dans le discours de la Nouvelle Histoire, on discerne bien un courant qui privilégie une étude des représentations constamment liées au monde social. Les mentalités sont alors partie intégrante de l'étude d'une société et non des formations discursives détachées du réel.

L'école des Annales, à chaque étape de son évolution, a toujours été à la fois héritière et novatrice, mais aujourd'hui le noyau dominant tend à abandonner le socle même de l'historien, sa fonction de synthèse, de globalité. Discours de crise sur la crise, cette écriture de l'histoire annonce peut-être la crise du discours annaliste, son éclatement. Alors ce ne serait plus une histoire en miettes mais les Annales elles-mêmes qui seraient une réalité en miettes. L'enjeu est de taille car il serait grave d'abandonner la fonction critique que joue l'histoire, sa fonction d'identité à partir de la mémoire collective. Comme l'a dit M. Perrot au Colloque de Montpellier sur l'Enseignement de l'Histoire en janvier 1984 : "Le sujet sans mémoire est plus aisément manipulé".

4. Une dérationnalisation du réel.

Lorsque l'historien rencontre l'histoire, il scrute l'horizon passé pour décrypter son environnement présent. Il inscrit son regard dans une dialectique où passé et présent mêlés permettent de prospecter les signaux de brume du devenir. C'est un rapport affectif qui enracine l'historique dans le temps de l'humanité. Rapport entre l'homme et la mouvance. M. Bloch (1946), saisi par la Seconde Guerre Mondiale, affirme que "l'histoire est par avance science du changement" (p.137). L'histoire ne peut donc être dissociée du contemporain, de l'actuel. L'objet de l'histoire est à ce niveau le même que celui de la philosophie tel que le définissait Marx dans ses Thèses sur Feuerbach, en 1845 : contribuer non seulement à interpréter le monde, mais à le changer. Science du changement, pour le changement.

Toute tentative d'enfermement dans l'immobilisme relève du défi idéologique fondé sur la peur de voir se transformer le réel. Le regard historique est donc indissociable de la triade passé-présent-avenir. Or, aux sommations de l'histoire en train de se faire, l'école des Annales ne répond plus "présente". Elle a levé l'ancre pour dériver vers des rivages plus éloignés. Est-ce par réaction contre l'événementiel du quotidien, laissé aux journalistes et aux sociologues ? Est-ce pour se trouver au diapason d'un rythme de longue durée, d'une histoire plus immobile ? Le

fait est là, la nouvelle histoire a réintroduit une coupure très nette entre passé et présent; elle a trouvé refuge dans l'ère que l'on appelle "moderne" : 16ème et 17ème siècles. La bonne santé de l'école historique française masque ce reniement du contemporain. L'histoire est adulée, mais au prix de sa métamorphose, et la perte du futur ouvre les portes à l'empirisme, au reflux sur l'instant. L'événement, dans sa singularité, perd un sens qui ne peut s'inscrire que dans une continuité, une finalité. Il apparaît alors un double langage, un présent en apesanteur sans signification et un socle passé qui sert de simple référence existentielle.

La seconde ligne de fracture entre le discours annaliste des années trente et celui d'aujourd'hui se situe dans une remise en cause de la capacité de l'historien à saisir le réel comme totalité intelligible. Si l'histoire ne véhicule aucun noyau de rationalité, elle passe de la nécessité à la contingence. L'histoire éclate en de multiples morceaux, son unité se défait en d'innombrables unités fractionnées et discontinues dont la rationalisation ne peut être que partielle.

Cet éclatement de l'objet historique trouve son répondant chez des philosophes comme M. Foucault (1969a), qui nous donne une véritable définition de l'histoire sérielle annaliste : "Il n'y a pas d'histoire globale, générale [...]. Il n'y a d'histoire que régionale." M. Foucault applaudit, dans L'archéologie du savoir, la mutation épistémologique qui s'accomplit avec l'école des Annales. Il y reconnaît cette oeuvre de déconstruction dont il pose les jalons théoriques. A la synthèse globale, il préfère les fragments du savoir, les institutions et pratiques étudiées pour elles-mêmes, comme isolats. Au centre, il préfère la marge, au révolté, le marginal, à l'endroit, l'envers. Il découpe le réel en tranches d'analyse dont chaque série a son propre rythme, ses ruptures significatives en dehors du contexte général : "Désormais le problème est de constituer des séries" (M. Foucault, 1969b). Le discours historien est alors confiné à la description de l'objet, de la série, il devient une archéologie du savoir. Ce retour au descriptif, ce rejet d'une cohérence globale empruntent pourtant un discours éminemment scientifique pour découper le réel. Les termes foucauldien de série, discontinuité, corpus, ensemble, champ, système de relations ou de transformation proviennent d'une région particulière du savoir scientifique : la mathématique et la logique physiennes.

La déconstruction du réel qui s'opère aujourd'hui semble fondamentalement liée à la période actuelle. Au moment où le vent de l'histoire soufflait pour faire naître une société nouvelle, au 18ème ou au milieu du 19ème siècle, les penseurs cherchaient un sens au devenir humain, ils inscrivaient leur présent dans une logique rationnelle. De Kant à Marx en passant par Hegel, c'est la recherche de fondements pour les batailles en cours en faveur de la Liberté. Au contraire, lorsque les résistances au changement triomphent, au moment où les espoirs sont trompés, où la désillusion prend racine, on assiste au refus d'une rationalisation globale du réel. Puisque le réel ne réalise pas les espérances d'une société, il ne peut être rationnel. L'histoire perd tout sens, elle n'a plus de moteur, elle se fragmente en de multiples segments épars. Le temps unique se démultiplie en temporalités hétérogènes.

Sous l'influence de la quantification du matériau historique grâce à l'ordinateur, on a mis en avant une approche nouvelle du temps historique : l'histoire sérielle, ainsi qualifiée par P. Chaunu. Cette sérialisation du champ historique, tout en s'appuyant sur des techniques plus scientifiques, aboutit à des études purement descriptives et empiriques où, faute de rechercher un système causal, on fait jouer telle ou telle

causalité de manière mécanique et arbitraire au gré de l'inspiration du moment. Cette indifférenciation des systèmes de causalités est rendue possible dans la mesure où les séries évoluent indépendamment les unes des autres. C'est E. Le Roy Ladurie (1973) qui résume le mieux cette démission de l'historien devant sa vocation à la synthèse : "L'historien est comme un mineur de fond. Il va chercher au fond du sol les données et les ramène à la surface pour qu'un autre spécialiste, économiste, climatologue, sociologue, les exploite" (pp.13-14). On ne peut mieux décrire la relégation de l'historien au rôle de manoeuvre qui travaille en sous-traitance, l'abandon de ce qui fonde sa spécificité. L'autre effet, pervers, de l'utilisation et du fétichisme de l'ordinateur est de privilégier la répétition de phénomènes de même nature, donc la longue durée permanente et immobile, ce qui aboutit à l'élimination de l'événement, de la rupture signifiante.

Derrière la vitrine éclatée d'une histoire décomposée en histoires, on peut néanmoins discerner l'application d'un schéma explicatif de l'évolution historique, une nouvelle dimension de la temporalité. Réfutant les concepts de mode de production ou de luttes de classes, la nouvelle histoire reprend à son compte le modèle d'analyse malthusien. Le découpage des temporalités suit la double évolution des fluctuations de la population et des ressources. La trame historique se réduit à l'existence d'un écosystème implacable dont seules deux variables infléchissent le cours et révèlent les ruptures. Le moteur de l'histoire devient cette mécanique aux temporalités multiséculaires. L'histoire économique et sociale devient la dérivée directe de l'histoire démographique dont elle est devenue le reflet, démarche mécaniste qui appauvrit à l'extrême le regard historien. L'homme s'en trouve décentré, déchet rejeté par l'ordinateur de cycles qui le dépassent : "En fin de compte, je vois le paysan français du 16ème siècle comme objet de l'histoire bien davantage que comme sujet de celle-ci" (E. Le Roy Ladurie, 1978, p.178). Il n'y a plus de périodes aux lois spécifiques de fonctionnement, toute époque étant saisie à l'aune des ressources et de la population. Malthus se trouve à la base de la vulgate annaliste actuelle, panacée nouvelle à opposer aux thèses de Marx.

Mais les inflexions de longue durée de l'écosystème, les périodisations à partir de données statistiques, de courbes de production et de population ne pouvaient à elles seules combler l'absence de l'homme. Il a fallu réintroduire l'humain de cet horizon inexorable d'où il avait disparu. Mais l'homme qui redevient la cible du regard de la nouvelle histoire n'est plus l'homme-sujet de sa propre destinée, il n'est plus l'homme social au rôle majeur dans l'évolution des sociétés. C'est un homme amputé que nous découvrons. Il ne prend sens que par les manifestations diverses et incontrôlées d'un inconscient collectif qui devient l'invariant indépassable de la nature humaine. L'étude de ses comportements, de ses projections, de ses fantasmes fait le succès de ce que l'on appelle l'histoire des mentalités. La découverte de l'homme-mental évacue tout autant l'étude conjoncturelle, qui s'efface derrière les constances anthropologiques de l'humain. L'homme se débat donc, doublement mutilé, entre un écosystème qu'il ne maîtrise pas et les invariants de son inconscient collectif qui échappent par nature à l'historicité.

Cet emprunt à la psychanalyse est à la base de la démarche de toute une série de travaux. On y retrouve une conception fixiste qui se déploie à partir d'un postulat : l'inconscient fonctionne selon les mêmes règles chez tous et rend donc possible des généralisations sur une nature humaine inconsciente. "La psychanalyse me semble du côté de ceux qui affirment que l'homme ne change pas. C'est pour elle la condition même

de son exercice comme méthode historique" (A. Besançon, 1974, p.11). L'homme-mental apparaît bien comme le contrepoids indispensable de l'histoire quantitative. Il est son double. Il permet de redescendre parmi les réalités plus humaines et de s'inscrire dans une même logique descriptive. Le mental a tendance à recouvrir le champ social, qu'il intègre dans la permanence d'une nature humaine immuable. Comme la longue période gomme les tensions sociales, l'étude du mental relativise la conscience de ces tensions et les oppositions qui en découlent. L'homme réduit à son mental est objet de son histoire plutôt que son sujet. Le souffle de l'action humaine à travers les siècles s'est vidé de sa substance dans la désarticulation de celle-ci.

L'école des Annales, en diluant le territoire de l'historien et en renonçant à une dialectique des durées, tourne le dos à une véritable rénovation de l'histoire, qui doit certes s'inspirer des apports des autres sciences sociales, mais en réhabilitant l'événement signifiant. Le travail historique passe aussi par le dépassement de la coupure factice entre passé et présent, par la connaissance du passé comme objet de réflexion pour la transformation de notre monde présent. Penser ce qui est en train de ne plus être, ne pas se laisser enfermer par ce qui est, telle doit être l'ambition d'une véritable nouvelle histoire car, comme le dit M. Finley (1982) : "C'est le monde qu'il faut changer, pas le passé."

Références.

- A. Besançon, 1974. L'histoire psychanalytique.
 A. Besançon, 1978. Entretien. L'Express, 1978.
 A. Besançon, 1981. Le Quotidien de Paris, 18 nov. 1981.
 M. Bloch, 1946. L'étrange défaite.
 F. Braudel, 1950. Leçon inaugurale au Collège de France.
 F. Braudel, 1958. "Histoire et sciences sociales : la longue durée" Annales, oct. 1958.
 F. Braudel, 1969. Ecrits sur l'histoire.
 M. de Certeau, 1978. France-Culture, 31 juil. 1978.
 G. Chaussinand-Nogaret, 1976. La noblesse au XVIIIème siècle.
 J. Chesneaux, 1983. De la modernité.
 G. Duby, 1980. Entretien avec F. Dosse. Vendredi, 1/1980.
 G. Duby, 1982. Le Magazine Littéraire, nov. 1982.
 L. Febvre, 1953. Combats pour l'histoire.
 M. Finley, 1982. Le Monde, 14 mars 1982.
 M. Foucault, 1969a. France-Culture, 17 juil. 1969.
 M. Foucault, 1969b. L'archéologie du savoir.
 F. Furet, 1971. "L'historien entre l'ethnologue et le futurologue" Colloque de Venise.
 F. Furet, 1978. Le Nouvel Observateur, 20 nov. 1978.
 F. Furet, 1979. Penser la révolution française.
 F. Furet, 1981. Le Débat, déc. 1981 (repris dans L'atelier de l'historien, 1982).
 E. Lavisse, 1912. Préface à son Histoire de France.
 J. Le Goff, 1981. Naissance du purgatoire.
 J. Le Goff, 1983. Le Nouvel Observateur, 9 sept. 1983.
 E. Le Roy Ladurie, 1973. Le territoire de l'historien, 1.
 E. Le Roy Ladurie, 1978. Le territoire de l'historien, 2.
 E. Le Roy Ladurie, 1981. Le Débat, nov. 1981.
 P. Nora, 1980. Le Débat, mai 1980.
 J. Revel, 1979. Annales, nov.-déc. 1979.
 D. Roche, 1979. Mélanges de l'Ecole Française de Rome.
 E. Todd, 1979. Le fou et le prolétaire.
 P. Vilar, 1973. Annales, jan. 1973 (repris dans Une histoire en construction, 1982).
 M. Vovelle, 1982. Idéologies et mentalités.